



RENCONTRE AVEC UN HOMME HIDEUX

DAVID FOSTER WALLACE
RODOLPHE CONGÉ

MARDI 15 (19h30) MERCREDI 16 (19h30) NOVEMBRE 2016

PETIT THÉÂTRE
TARIF UNIQUE 10€

RÉSERVATIONS
www.lequartz.com
TEL 02 98 33 70 70

RENCONTRE AVEC UN HOMME HIDEUX

Proposition et jeu, **Rodolphe Congé**

Texte, nouvelle de **David Foster Wallace**,

extraite du recueil « *Brefs entretiens avec des hommes hideux* », paru aux éditions Au diable vauvert

Adaptation **Rodolphe Congé**, en collaboration avec **Joris Lacoste** et **Daniel Jeanneteau**

Collaboration artistique **Joris Lacoste**

Scénographie et création lumières **Daniel Jeanneteau**

Traduction **Julie et Jean-René Étienne**

Production lebeau & associés

Coproduction Théâtre de la Cité internationale (Paris), Festival d'Automne à Paris

Théâtre Garonne (Toulouse)

C'est par l'entremise de l'auteur et metteur en scène Joris Lacoste que Rodolphe Congé découvre David Foster Wallace. Se plongeant dans l'œuvre de l'auteur américain – qui s'est suicidé en 2008, à l'âge de 46 ans –, le comédien décide de porter l'une de ses nouvelles au plateau. Mais pas n'importe laquelle, et *Bref entretien avec un homme hideux*, tirée du recueil éponyme, se donne comme un récit d'un récit : un homme raconte à une interlocutrice – dont nous ignorons les paroles – la transformation qu'une jeune femme a opérée chez lui. Rencontrée quelques temps auparavant, cette dernière lui a relaté, après qu'il l'a séduite, comment elle a réchappé d'un meurtre. Au-delà de la mise en abyme, Rodolphe Congé souhaite reconstituer l'expérience d'adresse proposée par la nouvelle, et travailler sur la possibilité d'identification immédiate induite par le dispositif narratif. Comme il le précise, « le spectateur est exactement dans la même position que le narrateur. C'est quelqu'un qui écoute le récit de quelqu'un, qui a lui-même écouté une histoire. »

Comédien chez Klaus Michael Grüber, Stéphane Braunschweig, Alain Françon ou encore Robert Cantarella, Rodolphe Congé aborde avec *Rencontre avec un homme hideux* pour la deuxième fois la mise en scène. Occasion, pour lui, de retrouver Joris Lacoste, pour qui il interprétait *Le vrai spectacle* en 2011 lors du Festival d'Automne à Paris.

« Et pourtant, c'est seulement après l'avoir entendue me raconter l'épisode de terreur invraisemblable où elle a frôlé la mort après avoir été sauvagement accostée et séquestrée que je suis tombé amoureux d'elle.

Q.

Laissez-moi vous expliquer. Je sais ce que ça peut suggérer, croyez-moi. Je peux expliquer... »

David Foster Wallace

Ainsi commence la nouvelle de David Foster Wallace, dernier opus du recueil « *Brefs entretiens avec des hommes hideux* ». Un homme raconte à une mystérieuse interlocutrice ce qu'une femme lui a raconté, récit qui sera pour lui une révélation amoureuse autant qu'identitaire. La nouvelle tisse admirablement trois niveaux de fiction : Le premier niveau est la fiction haletante d'une auto-stoppeuse enlevée par un serial-killer, ou comment s'en sortir en recourant à la « puissance de concentration ». Dans le suspense parallèle à celui du récit de l'enlèvement, l'homme raconte à une mystérieuse personne comment il tombe amoureux de cette femme qu'il avait d'abord considérée comme un simple objet sexuel. C'est le deuxième niveau de fiction. On assiste, au fil du récit, à la métamorphose intime d'un homme : l'assouvissement brutal du désir pulsionnel transfiguré en amour infini. Les valeurs sur lesquelles, consciemment ou non, repose la vie d'un homme sont renversées, déplacées, et c'est ce mouvement, ce renversement d'être, que Wallace trace avec une grande précision. Pour construire le troisième niveau de fiction, il emprunte la forme du dialogue. Il semble que l'homme réponde la plupart du temps aux questions d'une femme mais aucunes d'entre elles ne sont écrites. En fait, le récit est parsemé de trous (juste une lettre et un point sont mentionnés) suivis de réponses suggestives.

Les paroles de son interlocutrice sont comme soustraites du texte. On comprend pourtant la nature de la relation qu'il entretient avec cette mystérieuse interlocutrice faite de méfiance et de prétérition qui va culminer dans un moment de violence aussi brutal qu'inattendu.

Cette nouvelle recèle, autant dans sa structure que dans le sens qu'elle véhicule, une vraie force théâtrale. Il s'agit d'un récit dans le récit, puisque le narrateur nous rapporte le récit que lui a fait la jeune femme. Au théâtre, cela placera le spectateur dans une position très proche de ce qu'a vécu le narrateur.

Les temps se confondent et coïncident : le récit en train de se faire et celui qui a eu lieu. C'est comme un jeu. C'est sans doute d'ailleurs ce qui touche physiquement dans l'écriture. Il nous est tacitement proposé d'être en lieu et place du narrateur par une synchronie des actions : l'homme n'a fait qu'écouter et regarder dans le temps de cette révélation et nous faisons la même chose. Nous sommes alors, sans rien faire de particulier, du fait même de ce parallèle, comme au cœur de l'action et de son double suspense : nous suivons autant l'aventure de cette femme que la transfiguration sentimentale du narrateur, sa révolution intime.

Ce troisième niveau de fiction constituera le socle de notre transposition théâtrale. Les phrases du narrateur seront simplement et directement adressées au public comme s'il était cette présence manquante du dialogue. Nous souhaitons en effet que soit offerte au spectateur la possibilité d'être la personne non-écrite à laquelle s'adresse le narrateur. C'est une manière de placer l'imagination au centre. Quelqu'un parle, s'interrompt, puis reprend. Presque à notre insu, nous comblons mentalement les blancs, nous reconstruisons une linéarité à l'aide de pensées ou de sensations. L'écriture de Wallace suscite une activité intérieure créatrice chez son lecteur, semblable à celle que peut produire l'art du montage au cinéma. Nous voulons offrir cette place de choix à l'imaginaire du spectateur en travaillant sur une adresse directe de l'acteur au public et sur les formes d'interruption du discours. Ces suspensions silencieuses sont essentielles rythmiquement comme contrepoints du récit. Elles seront travaillées en lumière et en son dans l'espace scénique, devenant également un espace mental. Une place sera laissée libre, offerte, et dessinée pour l'imagination. Ainsi, l'histoire pourra être suivie par le spectateur avec, par instants, la possibilité d'un dialogue intérieur, comme lorsque l'on se parle à soi-même. Le dictionnaire Larousse donne cette définition du mot « télépathie » : « Transmission de pensées ou d'impressions quelconques d'une personne à une autre en dehors de toute communication par les voies sensorielles connues ». C'est peut-être ce qui se passe dans ces ellipses. Le dispositif d'adresse spectateur/acteur travaillera à favoriser l'apparition de pensées et de sensations. Cette richesse émotionnelle passant par la parole et ses interruptions est une forme d'émancipation du spectateur : une expérience intérieure par le biais d'un spectacle.

ENTRETIEN

Rodolphe Congé

Pourquoi avoir choisi d'adapter Brefs entretiens avec des hommes hideux ?

Rodolphe Congé : Je n'adapte pas ce recueil de nouvelles mais une seule nouvelle, celle-là et pas une autre et ce pour une raison d'abord formelle. La nouvelle est le récit d'un récit, quelqu'un qui raconte ce qu'on lui a raconté. C'est ce qui nous intéresse, avec Joris Lacoste qui est le dramaturge du projet. Dans la nouvelle, le gars « tombe amoureux » d'une femme en entendant le récit que quelqu'un lui fait des aventures de cette femme. Tout son bouleversement psychologique passe par le récit. Et c'est là mon endroit aussi en tant qu'acteur. Quand je suis sur un plateau et que je parle, je me pose des questions sur les liens entre le récit que je fais et le monde. Dans la nouvelle, la femme dit qu'elle a pu échapper à un tueur en série grâce à son « application mentale ». Elle s'est mise à parler au tueur et à lui raconter quelque chose et cette « application mentale » l'a sauvée et cette « application mentale » déclenche l'amour du gars qui écoute le récit et je me demande si cette « application mentale » peut prolonger ses effets sur le spectateur.

La nouvelle fonctionne comme un entretien. Le personnage répond à des questions qui ne nous sont pas données. Allez-vous garder ce principe ?

Rodolphe Congé : Oui. À notre sens, le spectateur peut prendre la place de celui ou de celle qui pose ces questions que Wallace ne donne pas. Nous cherchons encore comment traduire l'absence des questions – par des silences ? des jeux de lumière ? – mais il est sûr que leur présence en creux est importante.

Le spectacle sera donc un monologue ?

Rodolphe Congé : Pas vraiment car ici quelqu'un parle à quelqu'un. Je n'ai jamais bien compris ce qu'était un monologue au théâtre. Je me demande toujours à qui on parle dans un monologue. Ici ce qui est sûr c'est que le personnage s'adresse à quelqu'un. Je m'adresserai vraiment à des gens choisis au hasard dans le public. J'essaierai de me placer face à eux dans un rapport frontal mais sans les étouffer. Ce qui est vraiment important, c'est que la parole soit un outil de liaison, une expérience de connexion. Dans la nouvelle de Wallace, le gars n'arrête pas de se soucier de ce que pense l'autre, il essaie de se mettre à la place du spectateur et de voir ce que celui-ci éprouve. Autrement dit, il est vraiment au cœur du narcissisme. Il cherche à se regarder pour se juger à la place du spectateur mais sans jamais y arriver vraiment. Cela a aussi à voir avec la condition de l'acteur.

Ce désir de s'adresser réellement au spectateur aura-t-il un impact sur la scénographie ?

Rodolphe Congé : Daniel Jeanneteau est en charge de la scénographie. L'idée est de produire un espace lumineux commun avec le spectateur. Que le spectateur se sente comme sur une île avec celui qui parle. Qu'il y ait du vide derrière lui et sur les côtés. Nous voudrions que règne une sorte de majorité de l'invisible ou de l'obscurité, à la façon dont les questions manquent dans la nouvelle, et que les spectateurs se sentent vraiment dans le récit, isolés du reste, un peu comme chez le plasticien James Turrell. Turrell arrive à créer une seconde fiction, une fiction intime dans un espace qui parle d'autre chose au départ, juste en définissant un territoire de lumière, une orientation de l'éclairage, en n'éclairant que les angles par exemple.

Le monde de David Foster Wallace est sombre. Les hommes de ce recueil par exemple sont nommés hideux. Cette dimension obscure du monde de Wallace vous intéresse-t-elle ?

Rodolphe Congé : Wallace n'écrit pas des portraits sympathiques et humanistes c'est certain. Au contraire, ses personnages sont assez repoussants et pourtant, il arrive à faire en sorte que le lecteur ne les trouve finalement pas si repoussants que ça. Il parvient à créer de l'empathie sans avoir recours à quelque chose de l'ordre de la bienveillance. Il nous dit : regardez les choses comme elles sont et au fond, vous verrez, c'est aimable. Son rapport au réel est vraiment sans aucune afféterie.

Et peut-être que cela rejoint ma conception de l'acteur : ne pas embellir les choses par le jeu, se tenir détaché de toute morale. C'est une éthique de l'acceptation du pire mais qui n'est pas glaçante. Ça m'intéresse vraiment cette position sans que je sois sûr de savoir pourquoi. Et ça m'intéresse d'autant plus que la position de Wallace n'implique pas qu'il adhère à une quelconque philosophie nihiliste. Il pense que les choses peuvent évoluer, se révolutionner. Le pire peut, par petits mouvements, par petits déplacements, s'améliorer, se bonifier.

Y a-t-il une technique de jeu propre à l'homme hideux ?

Rodolphe Congé : La langue de Wallace est très écrite, pas du tout naturaliste. Mon premier boulot sera de rendre cela extrêmement fluide et extrêmement présent. Au fond, il n'y a pas tellement de différence entre dire *Albertine Disparue* et dire du Wallace. Wallace se fout de la simplicité. Il n'a pas écrit ce texte pour le théâtre. Joris Lacoste et moi faisons le pari qu'on peut faire passer cette langue écrite dans la parole et produire un déplacement du spectateur, un impact émotionnel. Wallace le dit explicitement d'ailleurs : il n'a pas de vision du monde à transmettre. Ce qu'il veut, c'est toucher le spectateur, c'est écrire à hauteur d'homme. Et c'est la question que nous posons avec Joris : la parole peut-elle devenir une performance, une action, toucher réellement le spectateur ?

Comment travaillez-vous justement avec Joris Lacoste ?

Rodolphe Congé : Nous repassons encore et encore sur le texte jusqu'à ce qu'on trouve quelque chose qu'on puisse identifier comme du réel. Cela rejoint le travail de Joris sur *L'Encyclopédie de la parole* où il extrait des phrases du réel et les fait redire. Mais cette fois, on prélève des moments de réel non pas dans le monde, mais dans la littérature, et on essaie de replacer la langue dans l'oralité. On se demande comment je pourrais oublier ce que je suis en train de faire, comment je peux devenir une sorte d'automate qui suspend le jugement, la réflexion pour être fidèle à Wallace qui demande aussi au lecteur de suspendre son jugement.

Propos recueillis par Stéphane Bouquet
pour le Théâtre de la Cité internationale - Avril 2016

RODOLPHE CONGÉ

Rodolphe Congé est né en 1972. Il suit une formation de musicien en conservatoire, avant de s'essayer à l'art dramatique. Il poursuit ensuite sa formation au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris où il joue sous la direction de Klaus Michael Grüber (*Les Géants de la montagne de Pirandello*), Jacques Lassalle, Stuart Seide...

Au théâtre, il travaille sous la direction d'Alain Françon (*Café d'Edward Bond*, *Visage de feu* de Marius von Mayenburg, *Mais aussi autre chose* de Christine Angot), Stuart Seide (*Moonlight* d'Harold Pinter), Jean Baptiste Sastre (*Tamerlan*), Joris Lacoste (*Purgatoire*), Gildas Milin (*Machine sans cible*, *Toboggan*), Frédéric Maragnani, Philippe Minyana, Yves Beaunesne, Etienne Pommeret, Gilles Bouillon... Au cinéma, il travaille avec les réalisateurs Pierre Schoeller (*Les Anonymes*), Siegrid Alnoy (*Elle est des nôtres*, *Nos Familles*, *Miroir mon amour*), François Duperyon (*La Chambre des officiers*), Benoît Jacquot, Lisa Azuelos, Éric Heumann, Cyril Brody...

Il a mis en scène *Elle est là* de Nathalie Sarraute et *La Joie imprévue* de Marivaux. Il travaille comme dramaturge et acteur à la création d'un spectacle avec Joris Lacoste, *Le vrai spectacle*, joué en 2013-2015 *Le Canard sauvage* sous la direction de Stéphane Braunschweig créé à la Colline - théâtre national, et en 2014-2015 *Notre Faust* sous la direction de Robert Cantarella à Théâtre Ouvert.

Il intervient également à la Manufacture (Haute École de Théâtre de Suisse Romande, Lausanne).

JORIS LACOSTE

Né en 1973, il vit et travaille à Paris. Il écrit pour le théâtre et la radio depuis 1996, et réalise ses propres spectacles depuis 2003. Il a ainsi créé *9 lyriques pour actrice et caisse claire* en 2005 avec Stéphanie Béghain, puis *Purgatoire* au Théâtre national de la Colline en 2007, dont il a également été auteur associé. De 2007 à 2009 il a été co-directeur des Laboratoires d'Aubervilliers. Empruntant à la littérature, au théâtre, à la danse, aux arts visuels, à la musique, à la poésie sonore, son travail revendique une forte dimension de recherche. Il initie ainsi deux projets collectifs, le projet *W* en 2004 et l'Encyclopédie de la parole en 2007, qui donne lieu notamment en 2009 au *solo Parlement* interprété par Emmanuelle Lafon. En 2009 il lance le projet *Hypnographie* pour explorer les usages artistiques de l'hypnose : il produit dans ce cadre la pièce radiophonique *Au musée du sommeil* (2009), la performance *Restitution* (2010), l'exposition performance *Le Cabinet d'hypnose* (2010) ainsi que la pièce de théâtre *Le vrai spectacle* (2011). En 2013 la création de *SUITE n°1 ABC* suscite l'intérêt et voyage en France et à l'étranger.

DANIEL JEANNETEAU

Daniel Jeanneteau est né en 1963 en Moselle. Il a étudié à l'école des Arts Décoratifs de Strasbourg puis à l'Ecole du Théâtre national de Strasbourg. Il a mis en scène et conçu les scénographies d'*Iphigénie* de Jean Racine (2001) et de *La Sonate des spectres* (2003) au CDDB – Théâtre de Lorient ; d'*Anéantis* de Sarah Kane au T.N.S. (2005) ; de *Into The Little Hill*, opéra de George Benjamin et Martin Crimp à l'Opéra Bastille (2006) ; d'*Adam et Ève* de Mikhaïl Boulgakov à l'Espace Malraux de Chambéry (2007).

Il a cosigné avec Marie-Christine Soma les mises en scène : *Les Assassins de la charbonnière* d'après Kafka et Labiche à l'école du TNS (2008 - repris en 2010 sous le titre *L'Affaire de la rue de Lourcine*), *Feux* d'August Stramm, créé au Festival d'Avignon 2008, et *ciseaux, papier, caillou* de Daniel Keene en 2010.

Il rencontre Claude Régy en 1989, dont il conçoit les scénographies pendant une quinzaine d'années (notamment *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras, *Le Cerceau* de Viktor Slavkine, *Chutes* de Gregory Motton, *Paroles du sage* d'Henri Meschonnic, *La Mort de Tintagiles* de Maurice Maeterlinck, *Holocauste* de Charles Reznikov, *Quelqu'un va venir* de Jon Fosse, *Des couteaux dans les poules* de David Harrower, *4.48 psychose* de Sarah Kane, *Variations sur la mort* de Jon Fosse).

Il a conçu entre autres les scénographies de spectacles de Catherine Diverrès, Gérard Desarthe, Éric Lacascade, Jean- Claude Gallotta, Alain Ollivier, Marcel Bozonnet, Nicolas Leriche, Jean- Baptiste Sastre, Trisha Brown, Jean-François Sivadier... Il a réalisé avec Clotilde Mollet et Hervé Pierre les spectacles *Le Gardeur de troupeaux* (2000) et *Caeiro !* (2005) d'après Fernando Pessoa à la Maison de la Culture du Havre et à La Colline.

Metteur en scène associé au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis de 2002 à 2007, à l'Espace Malraux de Chambéry pour la création d'*Adam et Ève*, à la Maison de la Culture d'Amiens à partir de 2007. Lauréat de la Villa Kujoyama à Kyoto en 1998 ; Lauréat de la Villa Médicis Hors-les- Murs au Japon en 2002 ; Grand prix du syndicat de la critique en 2000 pour les scénographies de *Quelqu'un va venir* et *Des couteaux dans les poules*, et en 2004 pour les scénographies de *Variations sur la mort* et *Pelléas et Mélisande*. Depuis janvier 2008 il dirige le Studio- Théâtre de Vitry. Il est, avec Marie-Christine Soma, artiste associé à La Colline depuis 2009.

En 2014, il a proposé une mise en scène des *Aveugles* de Maeterlink et une variation sur l'Illiade *Faits aux subsistances* de Lyon dans le cadre de la biennale de la danse.

Paru dans Télérama le 24/08/15

Rentrée littéraire

20 ans après, le chef-d'œuvre de David Foster Wallace est enfin traduit

Hommage à David Foster Wallace, 1962-2008

Adulé aux États-Unis, l'écrivain reste méconnu dans l'Hexagone. Son œuvre majeure, *L'Infinie Comédie*, parue à l'origine en 1996, est enfin traduite. Un roman-fleuve dont l'influence sur tout un pan de la littérature anglo-saxonne a été cruciale.

Sur la couverture de mars du célèbre magazine *The New Yorker* figure un couple de hipsters. Il marche tranquillement sur un trottoir de Brooklyn, c'est la fin de l'hiver mais il fait encore froid à New York, et la barbe du jeune homme s'est enroulée comme une écharpe autour du cou de sa compagne. Le garçon porte un livre sous le bras et, si l'on se penche sur l'illustration, il s'avère qu'il s'agit d'*Infinite Jest*, le roman central, clé de voûte de l'œuvre de l'écrivain américain David Foster Wallace (1962-2008), traduit en France sous le titre *L'Infinie Comédie*, près de deux décennies après sa parution aux États-Unis.

Ce dessin n'est bien sûr qu'une anecdote, mais celle-ci suggère merveilleusement la place qu'occupe ce livre fleuve - et, à travers lui, son auteur - dans la culture américaine d'aujourd'hui : celle d'un classique contemporain. Un ouvrage qui s'est imposé d'emblée comme important pour ceux qui l'ont lu, qu'ils l'aient aimé ou non, crucial même pour toute une génération de lecteurs, parmi eux certains devenus écrivains à leur tour, de Jonathan Franzen, auteur des *Corrections* et ami intime de David Foster Wallace, à l'Anglaise Zadie Smith, de Rick Moody à Dave Eggers ou Jonathan Safran Foer...

« Wallace utilise des registres extrêmement variés, du langage de la rue à celui des médias ou de l'administration. » Olivier Cohen, éditeur

« Quand le livre est sorti, en 1996, les jeunes gens qui avaient alors 20, 25 ou 30 ans y ont trouvé une écriture nouvelle, en parfait écho avec leur propre langage, leur manière de s'exprimer, analyse Olivier Cohen, directeur des éditions de l'Olivier, où paraît aujourd'hui la traduction française de l'énorme roman. Évidemment, la composition, la syntaxe sont parfois particulières, mais ce n'était pas pour eux un livre bizarre, au contraire, le vocabulaire et le ton leur étaient très familiers. Franzen a dit de Wallace qu'il a inventé un nouvel idiome américain. Disons une certaine torsion de la langue anglaise, d'où naît la forme écrite du langage commun de l'époque présente - comme l'ont fait, à d'autres moments de l'histoire, Mark Twain, Faulkner ou Hemingway. En même temps, et c'est un point commun avec *l'Ulysse* de Joyce, Wallace utilise des registres extrêmement variés, du langage de la rue à celui des médias ou de l'administration, d'où les ruptures de ton qui sont l'une des singularités esthétiques de *L'Infinie Comédie*. »

Une fiction d'anticipation, dont l'action se situe dans un futur proche, dans un pays constitué par les États-Unis, le Canada et le Mexique, sorte d'Amérique du Nord unifiée. L'intrigue proliférante y suit l'itinéraire de divers membres d'une famille américaine, et ouvre vers une multiplicité de développements tantôt narratifs ou poétiques, tantôt philosophiques, politiques, mathématiques, techniques ou... tennistiques, tantôt burlesques, tantôt méditatifs ou tragiques. Le tout parsemé d'un nombre incalculable de références tant à la culture classique qu'à la culture pop, la publicité, les médias... Un tour de force, un « roman encyclopédique », expliquent les exégètes, « labyrinthique », estiment ceux qui s'y sont égarés en cours de lecture. Démesuré parce qu'il le fallait, parce que tout cela mêlé constitue « tout simplement la texture du monde dans lequel je vis », expliquait le virtuose David Foster Wallace, au cours d'un des nombreux entretiens qu'il a accordés.

Sûrement son statut d'écrivain culte aux États-Unis doit-il aussi beaucoup à sa biographie, à sa personnalité. Né en 1962 dans une famille d'intellectuels, philosophe de formation, passionné de tennis il envisagea un temps de devenir joueur professionnel -, lecteur insatiable, auteur comparé à Thomas Pynchon dès la parution de son premier livre en 1987 (*The Broom of the system*, traduit sous le titre *La*

Fonction du balai), professeur adulé par ses élèves de Pomona College (Californie), homme gravement dépressif gavé toute sa vie durant d'anxiolytiques, David Foster Wallace a incarné très vite une sorte de version moderne de l'artiste maudit, douloureux, torturé. Cliché non dénué d'un solide fond de vérité, que son suicide par pendaison, en 2008, à l'âge de 46 ans, a définitivement entériné.

Un descendant des grands auteurs qui se sont attachés à écrire la solitude de l'homme, à commencer par Kafka. -

Un biopic, *The End of the Tour*, signé James Ponsoldt et dans lequel Jason Segel prête ses traits à l'écrivain, est sorti fin juillet sur les écrans américains. L'an prochain, les vingt ans de la parution de la version originale de *L'Infinie Comédie* donneront lieu à de multiples hommages (1). En France, son œuvre - trois romans, trois recueils de nouvelles et de nombreux recueils d'essais - a commencé à être traduite au milieu des années 2000 aux éditions Au diable vauvert, mais David Foster Wallace ne bénéficie sans doute pas encore de la notoriété qui devrait être la sienne. Cela va changer désormais, avec cette traduction de son maître livre.

Cette *Infinie Comédie*, donc, en prise directe avec l'expérience humaine la plus contemporaine, mais qu'on aurait tort de lire comme la simple radioscopie d'une époque. Olivier Cohen insiste sur l'ancrage de ce roman, et du geste littéraire de son auteur, dans la tradition occidentale : « Pour le lecteur que je suis, ce qui en fait un grand livre, ce n'est pas la description de la société et de ses travers, mais plutôt l'exploration des cercles d'un enfer personnel. On peut penser à Dante, mais la référence à *Hamlet* est encore plus prégnante. *Infinite jest*, tous les anglophones comprennent qu'il s'agit d'un extrait de la tirade de Hamlet, alors qu'il tient entre ses mains le crâne de Yorick. C'est la scène la plus connue de toute l'œuvre de Shakespeare, et l'image même de la mélancolie. »

Le règne du divertissement et de la société du spectacle, la médicalisation des émotions, l'addiction sous toutes ses formes qui sont autant d'obsessions de Wallace, de motifs récurrents dans ses écrits, en font le descendant et le frère des grands auteurs qui se sont attachés à écrire la solitude de l'homme — à commencer par Kafka, que Wallace chérissait (2). La mélancolie que l'écrivain américain ressentait n'avait au fond pas grand-chose à voir avec le monde moderne, les circonstances, économiques ou autres, expliquait-il lui-même ; elle était plus simplement, plus gravement, plus profondément comme « une tristesse que l'on ressent dans l'estomac » et contre laquelle il n'est pas d'antidote.

(1) L'Olivier publiera en 2016 les traductions du recueil *Consider the lobster and other essays*, de Wallace, et de la biographie *Every love story is a ghost story : a life of David Foster Wallace*, signée D.T. Max.

(2) Son admirable conférence « Quelques remarques sur la dimension comique de Kafka, qui auraient pu être écourtées », paraîtra dans le prochain numéro de la Nouvelle Revue française (automne 2015, en librairie le 10 septembre).

RENCONTRE AVEC UN HOMME HIDEUX
PERFORMANCE
DAVID FOSTER WALLACE



Un acteur, un texte, un personnage. Cette seule triade suffit souvent à peupler la scène, y compris quand elle est ostensiblement vide. Le comédien Rodolphe Congé accomplit ce miracle. Il colle d'une façon troublante à son personnage de narrateur distancié et hautain capable de jauger ses pairs d'un œil

tranchant... Dépeint dans une nouvelle de David Foster Wallace (comète géniale de la littérature américaine qui s'est suicidée en 2008, à 46 ans, lire p. 74), l'homme, tranquillement assis, dégage d'abord un cynisme acidulé. Dragueur blasé serré dans ses baskets blanches assorties au sol, il raconte sa conquête d'une «beatnik new age [...] au corps phénoménal caché sous son poncho», dont il avoue tomber amoureux alors qu'elle lui décrit le piège dans lequel un tueur l'a coincée. Hallu-

cinante perception d'un viol par une femme qui fait front, grâce à un homme qui change peu à peu son regard sur elle-même. Celui-ci s'adresse à un tiers. Sans doute un thérapeute... dont les questions s'entendent en creux. A moins qu'elles ne soient les nôtres, à nous public, qui oscillons entre horreur, malaise et... admiration. — **E.B.**
| 1h15 | Les 3 et 4 nov. à Bordeaux (33), tél.: 05 56 85 82 81; les 15 et 16 à Brest (29), tél.: 02 98 33 70 70; du 19 au 22 avril à Toulouse (31), tél.: 05 62 48 54 77.



Laura Escalante

tête chercheuse

L'acteur **Rodolphe Congé** signe sa deuxième mise en scène en adaptant la nouvelle au vitriol de David Foster Wallace, *Rencontre avec un homme hideux*.

Comédien savoureux à l'excellence subtile, Rodolphe Congé fait partie de cette rare classe d'acteurs qui, en jouant, inventent de nouveaux langages. Les acteurs auteurs. Ce jeune quadragénaire fringant et pince-sans-rire, issu du Conservatoire national de Paris, fait ses débuts chez Klaus Michael Grüber et Jacques Lassalle pour ensuite s'épanouir dans les grandes créations d'Alain Françon ou, récemment, interpréter magistralement Hjalmar Ekdal dans *Le Canard sauvage* mis en scène par Stéphane Braunschweig. Il mène en parallèle une recherche avec Philippe Minyana, Frédéric Maragnani, Noëlle Renaude ou Joris Lacoste, en quête d'inventions contemporaines.

Le front haut, le regard cinglant, Rodolphe Congé s'est dernièrement tourné vers la mise en scène afin de défendre des écritures, des univers qui lui tiennent à cœur : *L'Incroyable Matin* et *Jour* de Nicolas Doutey l'an passé à Théâtre Ouvert et, cette année, *Rencontre*

avec un homme hideux, l'adaptation à la scène d'une nouvelle de David Foster Wallace. "J'ai découvert David Foster Wallace deux ans avant son suicide, il y a un peu plus d'une dizaine d'années. Il me touche car il cherche à saisir le pire des humains dans leur quotidienneté. Il n'est pas un écrivain de l'extrême, il va chercher le pire dans la classe moyenne américaine, qui n'est pas si éloignée de l'européenne. Il dresse des portraits au vitriol, y compris de lui-même. Il dit les choses telles qu'on voudrait les refouler, sans se réfugier dans la monstruosité. Il cible, il creuse et là... c'est vraiment hideux." **Hervé Pons**

Rencontre avec un homme hideux

d'après David Foster Wallace, proposition et jeu Rodolphe Congé, **du 3 au 18 octobre au Théâtre de la Cité internationale**, Paris 14^e, tél. 01.43.13.50.50, www.theatredelacite.com

Festival d'Automne à Paris tél. 01.53.45.17.17, www.festival-automne.com

Un bel exercice d'application mentale

LUNDI, 10 OCTOBRE, 2016

L'HUMANITÉ

la chronique théâtre de Jean-Pierre Léonardini. La facture littéraire du texte, de grande classe, est constamment montrée.

Rodolphe Congé distille savamment le texte d'une nouvelle de l'auteur américain David Foster Wallace. Né en 1962, il mit fin à ses jours en 2008. Le recueil duquel cet écrit a été prélevé s'intitule Brefs Entretiens avec des hommes hideux. C'est publié aux éditions Au Diable Vauvert, dans une traduction de Julie et Jean-René Étienne. Le spectacle, lui, a pour titre Rencontre avec un homme hideux (1). Difficile d'imaginer un appareil visuel plus ascétique. Daniel Jeanneteau l'a conçu, ainsi que la lumière. Un fauteuil, un guéridon moderne, un verre, une carafe d'eau. À jardin, un écran vertical lumineux. Rodolphe Congé joue sur le mode de l'adresse ad hominem pour plusieurs personnes à la fois, soit le public. Celui qui parle face à nous narre donc par le menu les minuscules péripéties de la conquête qu'il fit d'une jeune femme belle, imbibée de pensées « new age » et de philosophie hippie, qui lui raconte le plus simplement du monde comment, grâce à son « application mentale », elle a pu sauver sa vie brutalement menacée par un psychopathe qui, après l'avoir violée, renonce soudain à la découper en morceaux et s'enfuit en pleurant. Le ton du récit, en fait une conversation avec des spectateurs muets terriblement attentifs, est celui d'un bel esprit sceptique, voire cynique, peu à peu subtilement ébranlé par la profession de foi idéaliste d'une victime offerte qui se tire d'un mauvais pas lesté d'épouvante par la seule force de l'esprit. Le beau parleur, un tantinet dandy, devra s'avouer pris au cœur par celle qu'au début il ne prenait que de haut. La facture littéraire du texte, de grande classe, est constamment montrée. Bel exercice d'« application mentale », justement, de la part de celui qui, assis, croisant les jambes comme dans un entretien au coin du feu, se met finalement debout avant de rentrer dans l'ombre. Ponctué de silences émaillés de brefs signaux sonores (musique de Pierre-Yves Macé), le discours du conteur désinvolte, volontiers agaçant, confine probablement à la demande d'amour feutrée. L'acteur se livre ici, dans le registre du « neutre » élégant, à une parfaite démonstration de théâtralité a contrario, en homme qui parle pour dire beaucoup mine de rien. Il y va d'un art du peu qui réhabilite suavement les mots, la parole enfin dans toutes ses virtualités suggestives, pour le plaisir de l'intelligence à partager en toute complexité.

(1) Au Théâtre de la Cité internationale 17, boulevard Jourdan, 75014 Paris, www.theatredelacite.com, jusqu'au 18 octobre, sous l'égide du Festival d'automne à Paris.

Jean-Pierre Léonardini

chronique théâtrale

par Joëlle Gayot

Rencontre avec un très grand acteur au théâtre de la Cité Internationale. **Rodolphe Congé** tient une note insoutenable sur un texte qui parfois vous donne envie d'exploser de rage. Le récit que fait David Foster Wallace est une plongée lente en eaux sales, et, c'est bien ça qui gêne, un parcours vers une forme rédemption, le mot ici est à manipuler avec précaution tant ce qui se raconte a quelque chose d'effroyable. Ce n'est pas que c'est sanglant ou gore, c'est surtout que l'exploration accomplie (celle de la prise conscience du narrateur) a quelque chose de répugnant. Mais ce qui répugne fascine, on le sait bien. Il faut aller voir Rodolphe Congé, pétrifié dans sa chaise, assumer chaque mot, chaque silence, chaque hésitation de ce narrateur, assumer sa quête au point de se confondre avec lui, au point qu'on se met presque à le haïr d'être à ce point infamant, séduisant, répugnant, émouvant. On finit par oublier l'acteur pour ne plus voir que le personnage. Et pourtant il s'agit bien d'un travail d'acteur, que sa maturité et son intelligence placent parmi les meilleurs de sa génération. Ajoutez à cela l'attention vigilante du complice **Joris Lacoste** et vous comprendrez que l'oralité est le pilier de cette représentation. Ce que les comédiens sont, parfois, capables de faire, dans une retenue musclée qui n'a aucun besoin de gesticulation hystérique pour faire toucher du doigt ce que c'est qu'un monstre à visage humain, c'est dément ! C'est ce que fait Rodolphe Congé dans "Rencontre avec un homme hideux", à **Théâtre de la Cité internationale** (théâtre où on trouve la terrasse la plus oxygénée de Paris !) **Festival d'Automne à Paris** of course !